
Des femmes entre deux mondes : « ménagères », maîtresses africaines des coloniaux au Congo Belge

Amandine Lauro
(FNRS – ULB)

Prolongement symbolique de la conquête coloniale, la possession sexuelle des femmes 'autochtones' est longtemps demeurée un sujet tabou. Depuis une quinzaine d'années pourtant, les historiens s'intéressent de près à la sexualité interracial en situation coloniale et à celles qui furent les maîtresses et/ou les compagnes locales des coloniaux. Désignées au Congo belge par le terme de « ménagère », ces femmes ont été à l'origine de contacts et d'échanges particuliers entre le monde des colonisateurs et celui des colonisés. Ce rôle, dans un premier temps apprécié, constituera pourtant précisément la cible privilégiée des critiques à l'encontre des ménagères, perçues comme des transgressions vivantes –et menaçantes– des catégories et hiérarchies coloniales. **MOTS-CLÉS [Congo, sexualité interracial, colonisation]**

Vrouwen tussen twee werelden: 'huishoudsters', Afrikaanse geliefden van de koloniale in Belgisch Congo

De symbolische verlenging van de koloniale verovering, namelijk het seksueel bezitten van 'autochtone' vrouwen, is lang een taboe gebleven. Een vijftiental jaar geleden begonnen historici zich van nabij bezig te houden met interraciale seksualiteit binnen de koloniale context en met diegenen die de geliefden en/of de lokale gezellinnen waren van de koloniale. In Belgisch Congo noemde men hen 'huishoudsters'. Deze vrouwen lagen aan de basis van de contacten en bijzondere uitwisselingen tussen de wereld van de koloniale en die van de gekoloniseerden. In een eerste fase werd deze rol erg geapprecieerd, maar erg snel werden zij het doelwit van kritiek omdat ze gezien werden als een levende – en bedreigende – overschrijding van de koloniale categorieën en hiërarchieën. **SLEUTELWOORDEN [Congo, interraciale seksualiteit, kolonisering]**

INTRODUCTION

Beaucoup l'ignorent aujourd'hui, mais le terme de « ménagères », employé dans le cadre du Congo colonial, désignait avant tout les maîtresses et compagnes africaines des coloniaux européens, belges plus particulièrement, en séjour dans la colonie. Il est vrai que le mot prête à confusion. Une confusion d'autant plus ironique qu'il ne revenait pas aux ménagères d'assumer l'entretien du foyer colonial et son cortège de tâches domestiques comme leur nom le laissait pourtant présager. En effet, au Congo comme dans de nombreux autres territoires coloniaux africains, le travail salarié était réservé aux hommes et le secteur de la domesticité n'échappant pas à cette règle, le service des Blancs y fut exclusivement confié à des serviteurs masculins les « boys »¹.

La présence de ménagères ou de compagnes autochtones, quel que soit le nom plus ou moins euphémistique qu'on leur donne, dans l'intimité des colonisateurs n'a rien d'une particularité historique belgo-congolaise. Tous les territoires coloniaux ont été, tôt ou tard, témoins du développement de relations de prostitution ou de concubinage interracial qui ont marqué les imaginaires occidentaux et laissé des traces dans les mémoires coloniales. Précisément, ces relations et le sort de leurs protagonistes féminines demeurent des sujets délicats à aborder, ou plutôt des sujets gênants, non seulement pour certains lobbies nostalgiques, mais aussi pour toute une série de personnes (et elles sont nombreuses) plus ou moins attachées à préserver l'image de la Belgique coloniale. Elles ne sont en effet pas franchement à la gloire du colonisateur et cadrent surtout mal avec l'image de l'Européen désintéressé qui vient apporter la civilisation. Une image qui se trouve justement au cœur de nombreux discours et autres réécritures de l'Histoire présentant la colonisation comme une entreprise globalement positive. Certes, ces discours reconnaissent l'existence de certaines violences coloniales, mais celles-ci sont toujours ponctuelles, présentées comme de simples « bavures » (Bessis 2003 : 95) et « considérées comme des exceptions, des dérapages 'en marge' du système colonial. » (Blanchard 2005) Ces « dérapages » n'enlèveraient donc rien au bilan positif d'une expansion coloniale prétendument fondée sur des préoccupations humanitaires et motivée par l'accomplissement d'une « mission civilisatrice ». Pourtant, et de nombreux historiens le savent, « les faits contredisent le dogme » (Bessis 2003 : 102), et les relations de concubinage interracial, apparemment insignifiantes, sont justement -et c'est ce qui gêne- de ces « faits », de ces pratiques quotidiennes qui infligent un démenti cinglant à ce mythe des héros humanistes répandant les bienfaits de la civilisation autour d'eux et oeuvrant au « relèvement moral » des populations « indigènes ».

UN CONTEXTE HISTORIOGRAPHIQUE FRILEUX

La sensibilité du sujet aidant, ce n'est que récemment que les historiens ont commencé à s'intéresser à la sexualité interracial en situation coloniale ainsi qu'aux maîtresses et compagnes autochtones des colonisateurs. Ce n'est d'ailleurs guère étonnant puisque les ménagères sont à la fois des femmes et des colonisées, caractéristiques qui sont longtemps apparues comme deux excellentes raisons de les juger insignifiantes et sans intérêt historique. L'expansion coloniale a en effet longtemps été présentée comme une sorte de « global chess game whose players were exclusively European men » (Clancy-Smith & Gouda 1998 : 1) duquel les femmes étaient largement absentes, et où seules les questions politiques, diplomatiques et autres manœuvres stratégiques plus ou moins secrètes des métropoles constituaient des problèmes historiques dignes de ce nom.

Avec le développement de l'histoire du genre ont émergé, dès le début des années 1980, toute une série de travaux explorant la dimension genrée de la colonisation mais ne portant presque exclusivement que sur les femmes blanches, c'est-à-dire sur les colonisatrices. De façon générale, l'histoire des femmes était alors essentiellement envisagée selon une perspective basée sur une expérience féminine unique et universelle, définie par opposition à une histoire « des hommes ». Quelques catégories minoritaires ou minorisées (homosexuelles, ouvrières, etc.) avaient certes été étudiées, mais il s'agissait presque toujours de catégories sociales et non pas raciales ; les femmes apparaissaient en fait dénuées de race et seulement définies, dans leurs expériences historiques, par leur sexe. Par conséquent, les femmes africaines comme les femmes afro-américaines étaient plus « africaines » et « afro-américaines » que « femmes », ce qui a -en partie- contribué à accentuer leur invisibilité. (Ruiz & Dubois 2000 : 11) Il est vrai que les sources disponibles et les champs d'études potentiels que mobilise l'histoire des femmes d'Afrique sont très différents de ceux utilisés pour l'étude des femmes européennes mais surtout, les femmes africaines n'ont, en un sens, longtemps existé, dans la vision de nombreux historiens et historiennes, que dans la périphérie d'un Occident en pleine expansion et ont porté le double fardeau d'une discrimination à la fois africaine et proprement coloniale. (Strobel 1982 : 511)

En effet, si les coloniales elles-mêmes avaient été rejetées de ce fameux « chess game » présenté comme le portrait fidèle d'une colonisation « héroïque », les millions d'autochtones colonisés, africains plus spécialement, étaient eux aussi les grands absents de cette histoire, n'y figurant que comme des personnages de second plan. Quant aux femmes colonisées, pire qu'absentes, elles semblent tout bonnement invisibles, aussi bien dans cette histoire² que dans les récits coloniaux qui, jusqu'au vingtième siècle, n'accordèrent que peu d'importance aux femmes. Elles n'y apparaissent que très peu, ou « sous des rôles stéréotypés » (Coquery-Vidrovitch 1994 : 10) sous les plu-

mes presque systématiquement masculines des colonisateurs.

Dans ce contexte historiographique plutôt frileux à l'égard des femmes africaines, les ménagères et autres concubines de blancs, longtemps jugées insignifiantes et réduites à des figures pittoresques du paysage colonial, n'ont pas spécialement été avantagées par les contacts privilégiés qu'elles avaient noués avec les colonisateurs. Au contraire, ces liens particuliers ont contribué à perturber des historiens déroutés par la difficulté de classer ces femmes dans leurs catégories « classiques » et dichotomiques (colonisateur v. colonisé, eux v. nous). Dès lors, il n'est guère étonnant de constater que ce sont les « colonial studies » anglo-saxonnes qui leur ont accordé, parmi les premières, une attention toute particulière depuis une quinzaine d'années. En effet, rompant avec les travaux qui prenaient pour acquis « the politically constructed dichotomy of colonizer and colonized (...) rather than as a historically shifting pair of social categories that needs to be explained » (Stoler 2002 : 23), ces études ont - entre autres - montré que les frontières des différentes communautés des sociétés coloniales étaient en fait perméables et mouvantes. Dans ce cadre, les individus « intermédiaires » ou « de l'entre-deux » (ménagères, prostituées, métis, petits Blancs, etc.) ont fait l'objet d'un nombre croissant d'études historiques, précisément parce qu'ils transgressaient ces frontières et suscitaient à ce titre bien des tensions. Des tensions qui reflètent bien le fait que l'altérité de la personne colonisée n'était « nor inherent, nor stable » (Stoler & Cooper 1997 : 6) et qui trahissent le caractère subversif, pour les autorités, des ménagères, véritables « individus frontières » qui nous confrontent à une société coloniale composée de communautés particulières qui vécurent plutôt « dans le 'côte à côte' que dans le 'face à face' ». (Taraud 2003 : 14 et 16) Des tensions qui témoignent également des liens étroits entre rapports de genre, de race et de pouvoir en situation coloniale et des enjeux qui se cristallisent dans le domaine de la sexualité interracial.

MÉNAGÈRES ET SEXUALITÉ INTERRACIALE AU CONGO

Lorsqu'à la fin du dix-neuvième siècle débute la colonisation du Congo³, cette contrée fait toujours figure de continent obscur et mystérieux. Elle apparaît également comme un immense espace inexploité, une terre vierge dont la conquête reste à faire. Cette imagerie aux connotations sexuelles évidentes était fondée sur une rhétorique de genre particulière, et de nombreux travaux ont montré que la conquête coloniale fut imprégnée de métaphores créant une association entre les femmes autochtones et la terre colonisée et, partant, de perceptions d'une terre féminisée et des femmes « indigènes » comme objets premiers de la colonisation. Ces références sous-jacentes à la sexualité dans la création d'espaces aussi bien exotiques qu'érotiques ont considérablement contribué à supporter la stature héroïque de l'explorateur, puis du colonisateur, homme conquérant des terres vierges, pénétrant des continents inconnus

aux terres et à la végétation fertiles. Elles ont également fait de la possession sexuelle des femmes colonisées l'aboutissement symbolique de la conquête et de l'occupation. (Blunt 1994 : 28-30 ; Mc Clintock 1995 : 20-21)

Plus concrètement, les fonctionnaires, officiers et autres coloniaux ont rapidement noué des liens intimes avec certaines femmes congolaises qu'ils rencontraient. Ces liens ont été dans certains cas de courte durée et ont d'ailleurs renforcé la croyance des Européens en l'immoralité définitive des Africains et en la lascivité innée des Africaines. Bien évidemment, ces liaisons éphémères doivent être replacées dans le cadre de pratiques socioculturelles liées à des formes d'hospitalité sexuelle répandues chez certaines populations du Congo, ainsi que dans le contexte violent de conquête coloniale qui fut le leur : les viols de femmes africaines n'ont en effet pas dû être rares.

Dans bien d'autres cas, les liens tissés furent de plus longue durée. De nombreux Européens ont ainsi rapidement pris l'habitude de s'attacher à une femme congolaise pendant toute la durée de leur séjour au Congo, destinée à occuper à leurs côtés une fonction « quasi officielle » (Knibielher & Goutalier 1985 : 69). Encore une fois, il est probable que les Européens aient eu, dans certains cas, recours à des pratiques brutales pour se procurer une ménagère. Mais souvent, les femmes (esclaves, femmes libres ou parfois parentes de dignitaires) leurs étaient offertes par des chefs africains en guise de « cadeaux de bienvenue ou d'allégeance » (Jeurissen 2003), ou encore étaient en quelque sorte « négociées ». Les unions interraciales se scellaient ainsi souvent, dans les premiers temps de la colonisation, par un « mariage à la mode indigène » qui ne durait tout au plus que le temps du séjour de l'Européen au Congo. Cette union était en effet dénuée de toute valeur pour les colonisateurs même si elle impliquait pour eux le versement d'une dot à la famille de la jeune femme concernée. Même lorsque, dès le début de l'entre-deux-guerres, ces « mariages » se feront de plus en plus rares, les Européens devront toujours « mériter » leur ménagère, en offrant des cadeaux en argent ou en nature à sa famille et, de façon croissante, à leur compagne elle-même.

Assez rapidement, ce sont ces relations de concubinage interracial qui se sont imposées comme la « formule » de vie intime la plus courante pour les coloniaux majoritairement dans la fleur de l'âge et célibataires, ou en tous cas partis en tant que tels, les femmes européennes étant peu présentes au Congo avant les années 1930⁴. La « formule » de vie intime la plus courante, mais aussi la plus privilégiée. En effet, ces relations n'étaient pas, en Belgique comme ailleurs, considérées comme de simples écarts de conduite sur lesquels il convenait de fermer les yeux ; elles ont été au contraire, au cours des premières années de colonisation, tolérées avec une certaine bienveillance et même parfois encouragées par des autorités coloniales pour qui l'intimité, y compris sexuelle, des colonisateurs comme des colonisés, a toujours été un sujet de préoccupation.

Il faut tout d'abord se rappeler que le concubinage interracial était répandu dans beaucoup de territoires coloniaux, y compris parmi certains qui bénéficiaient d'un prestige incontestable aux yeux des observateurs et décideurs coloniaux belges, telles les Indes Néerlandaises par exemple où il constituait une véritable « institution »⁵. De façon générale, l'existence des ménagères et leur rôle étaient bien connus dans les métropoles européennes et nourrissaient les imaginations continentales de fantasmes exotiques. Il s'agissait en quelque sorte, pour l'époque, d'une « tradition » coloniale, d'un phénomène allant de soi, ce qui explique en partie le fait que la présence de ménagères aux côtés des Blancs au Congo soit apparue comme toute inévitable et naturelle aux yeux d'une société coloniale et métropolitaine belge pourtant débutante en matière de colonisation.

En outre, ces relations étaient considérées comme d'autant plus naturelles qu'elles présentaient l'avantage de répondre « sainement » aux besoins sexuels masculins, sensés être exacerbés sous l'influence du climat africain. Si un tel argument prête aujourd'hui à sourire, il était à l'époque avancé le plus sérieusement du monde comme une évidence par les médecins, si bien qu'il était clairement recommandé aux coloniaux d'entretenir des relations sexuelles, sous peine de tomber malade ou de sombrer dans des désordres nerveux redoutables. Ainsi, puisque l'« on admet généralement que les fonctions sexuelles des Européens sont hyperexcitées sous les tropiques » (Joyeux 1933 : III), certains médecins coloniaux belges recommandent explicitement de ne pas « s'en abstenir complètement, pour éviter la concentration en soi-même et l'hypochondrie, suites fréquentes d'une trop grande abstinence et qui sont deux affections terribles sous les climats torrides. » (Dryepondt 1895 : 35)

Dès lors, puisque les femmes blanches sont très largement minoritaires au Congo, deux solutions « locales » se présentent aux coloniaux : soit des relations éphémères, mais multiples, soit une relation de longue durée sur le mode du concubinage interracial avec une ménagère. Le deuxième cas de figure possède avant tout un avantage sanitaire évident sur le premier : avec une ménagère fixe, le risque de contagion vénérienne est en effet largement moindre pour le colonial. Mais au-delà de leur rôle hygiénique, les ménagères sont également appréciées pour toute une série de motifs plus « culturels ».

LES BIENFAITS « CULTURELS » DES MÉNAGÈRES

Les ménagères n'étaient en effet pas seulement les maîtresses des coloniaux, ou plutôt elles n'étaient pas seulement leurs partenaires sexuelles dans le sens strict du terme. Elles partageaient bien sûr leur lit, mais aussi une bonne part de leur vie au quotidien, même s'il faut se garder de romancer ces relations qui furent, dans certains cas, forcées et dans tous les autres consen-

ties au sein de rapports de force et de pouvoir fondamentalement inégaux.

A la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, les ménagères sont encore appréciées par les autorités coloniales qui jugent positivement leur présence auprès des coloniaux, entre autres parce qu'elles sont supposées apporter une forme d'équilibre et de stabilité à la vie des Européens. Beaucoup témoignent ainsi du rôle de « soignante » joué par certaines ménagères, laissant entrevoir le « dévouement absolu de la femme noire, ménagère d'un Européen auquel elle s'est attachée » qui, lorsque son compagnon se retrouve soumis aux vicissitudes des maladies tropicales, « étendu sans force sur son lit, nuit et jour, elle le veille, attentive à ses moindres gestes, obéissant aux ordres qu'elle a reçu, soit de lui-même, soit d'un compagnon, soit du docteur. » (Delcommune 1919 : 182) En outre, les ménagères avaient aussi la réputation de protéger les Européens de l'ennui et du spleen qui les guettaient dans leur solitude tropicale, leur évitant d'éventuels accès d'alcoolisme ou de dépression : des ménagères ont ainsi « sauvés leur compagnon de la déchéance, cachant ses alcools (...) », le soutenant en « créant un simili foyer » (Many 1988 : 98) et lui assurant stabilité et bien être général, ce que ne manquaient pas de souligner certains hygiénistes de la fin du dix-neuvième siècle : « the European who has a native wife, if she is not too unintelligent, finally becomes a little attached to her ; she diverts him, cares for him, dispels boredom and sometimes prevents him from indulging in alcoholism (...). » (Barot cité par White 1999 : 14) En fait, même s'il demeure évident pour les observateurs coloniaux que la compagne africaine ne pourra jamais remplir le rôle d'une épouse blanche ni égaler les bienfaits de sa présence, l'homme ayant avant tout besoin d'une femme « civilisée » et de sa « race » à ces côtés, il n'empêche que le concubinage interracial constituait une façon de se construire une sorte de foyer de substitution.

Un foyer qui était également à l'origine d'occasions de rencontres et d'ouvertures sur la culture et le mode de vie de l'Autre. Des occasions certes souvent manquées, mais bien présentes, les ménagères constituant, particulièrement au début de la colonisation, de véritables « passerelles culturelles » entre le monde africain et le monde européen. En affirmant, comme ce moraliste, qu'aucune autre femme noire « ne pénètre plus avant que la ménagère dans le milieu européen » (Vermeersch 1914 : 8), les témoignages coloniaux sont nombreux à révéler le rôle tout à fait privilégié d'« initiatrice » à la culture et aux mentalités locales que celle-ci pouvait jouer auprès des Blancs. Johannes Fabian, qui a étudié les récits européens des premières explorations de l'Afrique centrale, explique d'ailleurs bien que dans ces régions, la nuit tombe tôt, laissant le temps aux explorateurs de discuter avec leurs compagnes, « listen to their stories, and gather information about the country and its people –before they sought, if they did, the comforts of a shared bed. » (Fabian 2000 : 82-83).

Concrètement, les ménagères font figure (et, dans une large mesure, sont)

de « useful guides to the language and other mysteries of the local society » (Malleret cité par Stoler 1989 : 637). Elles offrent aux coloniaux un contact privilégié avec le monde africain, leur servant notamment de « bed-sleeping dictionary », selon l'expression consacrée, ce qui constitue un avantage très estimé par les autorités coloniales. L'explorateur Jérôme Becker (1850-1912) affirmait par exemple en 1889 que ses fréquentes rencontres avec les dames d'honneur d'un chef africain « made me increasingly competent in the Swahili dialect » (Becker cité par Fabian 2000 : 81) ; les coloniaux belges qui lui ont succédé ne furent visiblement pas en reste puisque selon les dires de l'un de ceux-ci, certains professeurs des cours coloniaux « n'apprenait pas le vocabulaire et conseillait 'il ne faut pas avoir peur, je ne demande pas à l'examen ! Prenez directement un bed-sleeping dictionary, et un mois après vous parlez lingala' disent-ils... »⁶.

Au-delà de l'apprentissage des langues, la ménagère s'est sans nul doute aussi révélée être, en certaines occasions, une « source de renseignements » et une « assistante précieuse » pour le colonial en lui offrant une « connaissance vécue du monde africain ». (Many 1988 : 98-99) A une époque où il était encore recommandé aux Européens de ne pas négliger la compagnie des autochtones et de tenter de mieux comprendre « les conditions d'existence des nègres, les mobiles déterminants de leurs actions, les côtés heureux de leur caractère » (Donny 1896 : 93-94), cet aspect du rôle des ménagères est particulièrement apprécié car contribuant, du point de vue des autorités, à faciliter l'acclimatation des colonisateurs. Sans parler du concours éventuel de certaines ménagères qui, en avertissant leurs compagnons « des dangers qu'ils couraient de la part d'indigènes hostiles » (Van Iseghem 1923), contribuent à faciliter la conquête coloniale.

Enfin, les ménagères ont également été à la source de possibilités d'alliances et d'échanges entre coloniaux et Congolais ; elles ont constitué, du moins dans les premiers temps de la colonisation, « l'une des modalités ordinaires de l'alliance avec les étrangers et des échanges qui s'en suivent » (Bois 1998 : 62).

De façon générale, il n'était pas rare que certains chefs africains offrent des femmes à des coloniaux pour le temps de leur séjour dans le village traversé, ce qui facilitait les échanges et contribuait probablement à placer les Européens dans d'heureuses dispositions ainsi qu'à s'attirer leur bienveillance. Dans le cas où les femmes offertes étaient destinées à devenir des ménagères et donc à demeurer plus longtemps auprès des Blancs, les liens entre les deux parties en présence étaient sans doute plus étroitement et plus durablement tissés. On est cependant loin des grandes alliances politiques et surtout économiques que concrétisait le concubinage interracial dans des territoires comme Madagascar⁷ ou comme la côte sénégalaise⁸ avant le dix-neuvième siècle, où l'union avec une femme autochtone permettait de faciliter transactions commerciales et autres activités marchandes avec des associés

africains. Dans le cas de Madagascar, les ménagères (*vadinebazaha*) jouaient un rôle de partenaire financier, d'intermédiaire et d'interprète auprès des autorités locales, et même de prête-nom grâce auquel les étrangers pouvaient acquérir des biens et des terres, ce qui leur était interdit par la royauté méridionale. L'alliance avec une ménagère était donc essentielle aux étrangers s'ils désiraient établir des plantations ou développer l'agriculture, activités qui nécessitaient forcément la possession de terres. On imagine dès lors à quel point ces unions purent, dans certains cas, constituer de véritables « associations à but lucratif » (Bois 1998 : 71), d'une part comme de l'autre puisque les ménagères malgaches étaient dans une position de force toute autre que celle des ménagères congolaises.

Même si de telles situations sont incomparables avec celles connues au Congo, il n'empêche que certains « mariages à la mode indigène » de coloniaux avec des filles de chefs ou des parentes de dignitaires africains ont sans aucun doute contribué à créer des liens particuliers entre l'« époux » et sa « belle-famille ». Il serait exagéré de parler d'associations ou de partenariat mais indéniablement, certaines unions ont amené les Européens à être en quelque sorte redevables vis-à-vis de la famille de leur ménagère. L'explorateur belge Alexandre Delcommune (1855-1922) en témoigne d'ailleurs, décrivant dans le récit de ses « Vingt années de vie africaine » l'indulgence appuyée dont il fit preuve face aux libations démonstratives et aux contestations de l'autorité européenne du prince Jouca-Pava, père de sa jeune ménagère Mabenjia. Il confie également sa gêne face aux débordements et aux critiques de plus en plus ouvertes de son « beau-père » contre les colonisateurs, une gêne qui atteste de l'existence de liens particuliers entre eux. Des liens qui ne furent d'ailleurs pas à sens unique puisque l'explorateur reconnaît les « réels services, soit dans différentes palabres que j'eus durant cette période, soit comme intermédiaire dans mes relations commerciales » (Delcommune 1919 : 84) que le chef lui rendit au cours des cinq années qui suivirent son union avec Mabenjia. En outre, les moralistes confirment, eux aussi, l'existence de ces liens d'alliances, même si ce n'est que pour les dénoncer, critiquant de façon croissante « la dépendance [qui] s'étend parfois de la femme jusqu'à celui que nous nommerons le beau-père : en d'autres termes, le fournisseur qui, tel le grand chef Zapo-Zapo, obtiendront, en se montrant prodigue de complaisances, une réputation d'intangibilité. » (Vermeersch 1914 : 29)

A la fin du dix-neuvième et même encore dans les premières années du vingtième siècle, le concubinage interracial apparaît donc comme une « institution » coloniale présentant des avantages certains et non négligeables parmi lesquels cette fameuse « connaissance vécue du monde africain », qui n'est pas le moins apprécié des autorités et observateurs coloniaux. Dès le début du vingtième siècle, on assiste pourtant à l'émergence puis à la montée en puissance, dans toute l'Europe coloniale, de critiques à l'encontre du concubinage interracial. Des critiques qui vont concentrer leur vindicte sur

le volet « culturel » de ce qui apparaissait jusque là comme les bienfaits de ces relations, et sur le fait que les ménagères soient, justement, des femmes « entre deux mondes ».

DE LA LIAISON À LA TRANSGRESSION, DE L'ACCLIMATATION À LA DÉCIVILISATION

Les attaques développées contre le concubinage interracial touchent toute l'Europe au cours du premier tiers du vingtième siècle. Leur contenu est relativement identique dans toutes les métropoles et de façon croissante, la sexualité apparaît comme un lieu stratégique de contacts interraciaux qu'il convient, pour les autorités coloniales, de contrôler étroitement et même de restreindre. Dans le cas de la Belgique, l'émergence de ces critiques au ton plutôt vindicatif est sans aucun doute lié à la reprise, en 1908, de l'Etat indépendant du Congo (propriété personnelle de Léopold II) par l'Etat belge. Une reprise marquée par le contexte de dénonciations internationales d'abus commis à l'encontre des Congolais ainsi que par la volonté des autorités belges de se distancier de toute une série de pratiques peu « morales » caractéristiques de l'Etat Indépendant. Si « le vocable de reprise dit aussi la 'reprise en mains' d'une situation et la volonté de la rendre irréprochable » (Halen 1993 : 56), alors il n'est guère étonnant que les ménagères aient été les cibles privilégiées des observateurs et décideurs coloniaux belges, soucieux de respectabiliser-y compris « moralement » - leur colonie et d'y voir s'y développer une société coloniale « moderne » où le concubinage interracial dérange et n'a plus sa place ; les ménagères, symboles genrés d'une période que l'on voulait révoquée, avaient en effet été associées, indirectement toutefois, au relâchement moral et aux excès du Congo de Léopold.

Que reproche t-on exactement aux ménagères ? En Belgique comme dans les autres métropoles européennes colonialistes, elles sont tout d'abord accusées de nuire, par leur simple présence aux côtés des Blancs, au prestige des colonisateurs, ce qui pose doublement problème. En effet, la sauvegarde de ce fameux prestige visait premièrement la sauvegarde d'une réputation de dignité morale de la colonie en métropole ; les autorités avaient alors soif de « respectabilité sociale » (Vellut 1982 : 97) pour le Congo qui apparaissait toujours comme un lieu de perdition à la fois en Belgique et à l'étranger. Mais surtout, le maintien du prestige des colonisateurs apparaît comme une nécessité vitale par rapport aux colonisés puisque, comme le résumait parfaitement un publiciste colonial, au Congo, « on ne conçoit pas la puissance sans prestige ». (Chalux 1925 : 540)

Or, la présence de ménagères dans l'intimité des Blancs semble saper irrémédiablement ce prestige en faisant baisser les colonisateurs dans l'estime des Noirs. Et contrairement à ce que l'on pourrait a priori penser, les Européens

tiennent à être estimés, ou plutôt ils tiennent à être respectés par leurs subordonnés. Pour ce faire, il leur faut en toutes circonstances montrer le « bon exemple » et surtout imposer ce respect tant réclamé, y compris au niveau moral, ce à quoi ne contribuent pas franchement les relations de concubinage interracial qui ne peuvent que nuire, et les Belges en sont bien conscients, à leur image du *Boula Matari*⁹ sans peur et sans reproche, sans faiblesse surtout. De nombreux observateurs craignent ouvertement que les comportements « relâchés » des Blancs ne suscitent l'irrespect des Noirs et tous les débordements qui peuvent s'en suivre car c'est bien à cause de ce manque de dignité morale que le « le blanc n'est pas respecté par le noir comme il l'est dans d'autres colonies africaines. J'ai même constaté chez beaucoup de noirs une arrogance moqueuse et déplorable. » (Chalux 1925 : 128) Ces petites faiblesses constituent en fait la preuve même, et c'est bien là ce qui inquiète les Européens, qu'ils sont en quelque sorte des individus « comme les autres », qu'ils ne sont pas si supérieurs, qu'ils sont, eux aussi, de ces « primitifs » « êtres vivants sans autre loi que leurs instincts » (André 1914 : 16) ; certains en sont même pleinement conscients : « Le grand homme, impuissant devant ses passions ! Quel spectacle civilisateur ! Impuissant autant que les noirs, bien plus faut-il dire. » (Vermeersch 1914 : 14) La sexualité a longtemps constitué un critère fondamental de mesure du degré d'« évolution » des sociétés (des « races » selon le concept de l'époque) humaines. Rappelons-nous que le tableau évolutionniste de l'humanité plaçait –schématiquement– tout au bas de son échelle la promiscuité incestueuse, un peu plus haut la polygamie et au pinacle la saine sexualité conjugale du mariage monogamique et la famille nucléaire victorienne. La sexualité des Africains, prétendument surpuissante et incontrôlable, « has been widely understood to be a point of irreconcilable difference between 'us' and 'them' » (Kulick 1995 : 4), et le fait que les actes des Européens puissent démontrer qu'eux aussi n'étaient, pas plus que les « barbares » Africains, capables de policer leur sexualité et de respecter l'ordre moral de la civilisation occidentale avait un potentiel de subversion non-négligeable. Car ce que révèlent ces tensions entourant la sauvegarde du prestige colonial et les unions mixtes, c'est bien le risque, pour le colonisateur, d'être éjecté de son piédestal, risque conscient qui laisse apparaître que la supériorité de la « race » européenne n'était pas fondamentalement innée, ni même définitivement acquise, y compris dans l'esprit de ses ressortissants. Pour des colonisateurs amenés à redéfinir plus strictement (pour mieux la réaffirmer) leur supériorité raciale et l'infériorité de leurs colonisés, les ménagères ne pouvaient apparaître que comme des entorses dangereuses aux « hierarchies of rule » (Stoler 1989 : 647) coloniales parce que, justement, elles en transgressaient les barrières raciales et surtout en révélaient le caractère construit.

D'autres critiques sont également adressées aux ménagères. On leur reproche principalement de contribuer plus que largement au processus de

«négrification» des Européens en situation coloniale.

Dès le tournant du siècle, les sociétés impérialistes sont animées, de façon croissante, par une crainte fondamentale : celle de la dégénérescence, c'est-à-dire de la perte des qualités propres à la « race » européenne, un phénomène dont il faudra, à l'avenir, tenter de préserver les coloniaux. Plusieurs facteurs favorisent ce processus qui consiste, pour le Blanc, à se retrouver « déchu de son aura de colonisateur pour être ravalé au rang de l'Africain ». (Simonis 1993 : 219) Parmi ceux-ci l'isolement, l'éloignement de la métropole et de son contrôle social, et surtout la compagnie quotidienne des populations colonisées qui joue un rôle fondamental car à peine l'Européen a-t-il « frôlé cette civilisation puérile où revit le passé et surpris les mystères de cette vie simple, réminiscence de l'âge d'or, il se sent attiré par un invincible penchant vers cette existence de douce barbarie où sa nature se complaît par un singulier retour ». (Jullien 1898 : 14) Au contact de ces populations dites « primitives » et « infantilissantes », les coloniaux seraient donc insidieusement amenés à abandonner tout ce qui fait d'eux des civilisés (et donc des civilisateurs), à se défaire de leur culture pour retourner à un état de nature inquiétant. Victimes de la séduction d'une Afrique dont les habitants les attirent à eux, les Européens sont d'autant plus exposés qu'ils doivent faire face, jour après jour, au spectacle des « instincts primitifs des races attardées [qui] livrent (...) à ses sens d'incessants combats » (Lefever 1928 : 18), à l'exemple d' « une vie de jouissances » (De Coninck 1943 : 11) qui réveillent en eux des instincts que des siècles de vie civilisée étaient presque parvenus à refouler.

Or, les contacts les plus intimes des coloniaux avec cette « civilisation puérile » sont, dans bien des cas, ceux qu'ils entretiennent avec leur ménagère. Dès lors, il n'est guère étonnant de constater qu'au sein des portraits méprisants et alarmistes de coloniaux « négroïdes » dressés en métropole, les concubines autochtones occupent la place centrale. Ce processus de laissez-aller civilisationnel leur est, selon les esprits de l'époque, largement imputable et, ne se contentant pas de comporter des connotations sexuelles, place la sexualité interraciale en son centre¹⁰. Les ménagères congolaises, au même titre que leurs « consoeurs » des autres continents sont donc accusées de faire pénétrer « chez les Européens les façons de leurs sujets » (Maunier 1932 : 183).

Il s'agit là d'un tournant marquant de l'idéologie coloniale puisque ces femmes vont être critiquées pour les raisons même qui avaient fait leur « succès » quelques années auparavant. En effet, leur rôle de *sleeping dictionary*, les contacts qu'elles pouvaient contribuer à faciliter entre leurs compagnons et les autochtones, le fait qu'elles contribuent à ce qu'ils soient initiés et intégrés à ce nouveau milieu. Bref, tout ce qui pouvait faire figure de bénéfices et de signes tout à fait sains d'*acclimatation*, vont apparaître comme autant de symptômes inquiétants de *décivilisation*. C'est précisément dans le cadre de ce revirement idéologique que les ménagères passèrent du statut d' « agents de liaison » à celui de vecteurs de « contagion » (Maunier 1932 : 113 et 171) car

si « des Européens élevés en milieu civilisés en arrivent si vite à se bestialiser et deviennent à ce point des dégénérés (...), eh bien c'est là qu'intervient comme cause de dégénérescence ce commerce (...) avec des femmes indigènes ». (Brunhes 1905 : 9)

La contamination culturelle prend donc le pas, dès cette époque, sur le danger de la contamination physique (vénérienne) qui apparaît presque dérisoire au regard des risques de dégénérescence induits par ces ménagères, stigmatisées et dénoncées comme des sources essentielles de la perte d'identité du civilisé (« loss of (white)self ») (Stoler 1989 : 647). Parce qu'elles sont « entre deux mondes », les ménagères vont ainsi peu à peu se retrouver au carrefour de bien des angoisses sociopolitiques, apparaissant non seulement comme des « propagandistes de moeurs exotiques » (Maunier 1932 : 172) (par leur simple présence auprès des Blancs), mais aussi comme des sources de contamination *biologique* (par les enfants métis qu'elles mettent au monde)¹¹.

CONCLUSION

Ces critiques ne sont pas demeurées cantonnées au niveau du discours et ont eu des répercussions bien concrètes sur les attitudes des autorités coloniales vis-à-vis du concubinage interracial et des ménagères. Des circulaires admonestant les agents à plus de moralité et de discrétion furent édictées, et d'autres mesures furent prises pour tenter de limiter la présence de ménagères aux côtés des Européens ou en tous cas de les rendre moins visibles. En dépit de leurs efforts pour « respectabiliser » le Congo, les autorités coloniales belges ne parviendront pourtant guère, avant les années 1940, à faire diminuer très nettement les pratiques de concubinage interracial, même si les ménagères se feront tout de même de moins en moins visibles à partir des années 1920, particulièrement dans les postes urbains.

Ces critiques et ces attaques contre les ménagères nous montre également que leurs relations avec les Occidentaux ne peuvent se résumer à une succession de pratiques sexuelles « hygiéniques » ; si la ménagère n'avait été qu'un contact éphémère que l'on introduisait pas chez soi, comment aurait-elle pu contaminer « culturellement » les Européens et nuire autant à leur prestige ? Il est d'ailleurs tout à fait significatif de constater que ce n'est pas le côté sexuel de ces pratiques de concubinage qui dérange le plus car, bien au-delà de l'« immoralité » notoire de ces relations, c'est au contraire l'attachement du colonial à sa ménagère qui est stigmatisé. Un attachement qui représente une défaite, la défaite du colonisateur face aux colonisés et sa soumission à la « race noire ». L'on comprend dès lors aisément que ces unions mixtes aient été, de façon croissante, reléguées par le discours colonial dans le domaine érotique, et de moins en moins apparentées au domaine amoureux. La littérature témoigne d'ailleurs particulièrement bien de cette évolution puisqu'il

s'agira, dès la reprise du territoire congolais par la Belgique, et plus encore au cours des années 1920 et 1930, de confiner ces « unions mixtes dans le domaine (érotique) des écarts plus ou moins tolérables » (Halen 1993 : 56) et de ne surtout plus valoriser le rôle de « passerelle culturelle » et tout simplement de compagne quotidienne joué par la ménagère.

Même si, sans aucun doute, la « connaissance vécue du monde africain » offerte par les ménagères à leurs compagnons fut plus que biaisée et surtout vécue de très loin, il n'en demeure pas moins que ces liaisons ont mis en présence, selon les termes d'Alain Ruscio, « des hommes et des femmes [qui] ont (entre)découvert, à travers le ou la partenaire, des valeurs, des notions, des habitudes, des genres de vie différents de ceux auxquels ils étaient habitués. » (Ruscio 1996 : 5) Une découverte qui ne fut d'ailleurs pas à sens unique, et il n'est pas fortuit que certains objets, tels le parapluie, le phonographe ou l'accordéon soient rapidement devenus les objets « fétiches » des ménagères ; ils étaient en effet d'excellents symboles de la « modernité » occidentale que ces femmes pouvaient (entre)découvrir et surtout à laquelle elles pouvaient, mais de très loin elles aussi, accéder.¹²

NOTES

1. Voir les travaux d'Hansen, Karen (1989). *Distant Companions. Servants and Employers in Zambia 1900-1985*. Ithaca-Londres : Cornell University Press et Hansen, Karen (ed) (1992). *African encounters with domesticity*. New Brunswick : Rutgers University Press.
2. C'est tout spécialement le cas dans la production historique francophone. Sur le sujet voir l'article de Coquery-Vidrovitch, Catherine (1998). 'Introduction' In *Clio. Histoire, femmes et société. Femmes d'Afrique*. Toulouse : Presse Universitaire du Mirail et de Dulucq, Sophie & Goerg, Odile (2004). 'Le fait colonial au miroir des colonisées. Femmes, genre et colonisation : un bilan des recherches francophones en histoire de l'Afrique subsaharienne' In : Anne Hugon (ed.) *Histoire des femmes en situation coloniale. Afrique et Asie, xxe siècle*. Paris : Karthala.
3. Créé en 1885, l'Etat Indépendant du Congo demeure la propriété personnelle du roi Léopold II jusqu'en 1908, année où le Congo est « repris » par la Belgique et devient donc une colonie nationale.
4. La présence féminine blanche a en effet été plus que largement découragée par les autorités de l'Etat Indépendant (et par la suite par l'administration belge, tout du moins dans ses premières années d'activités) qui se justifiait en invoquant les arguments classiques en la matière, à savoir les maigres capacités de résistance féminines aux méfaits du climat africain, l'absence d'un confort matériel et moral suffisant ainsi que, enfin, le fait que les femmes ne constituaient en rien, dans le cadre d'une colonie d'exploitation telle que le Congo, « un personnel utile ». Ainsi, en 1905 par exemple, la population blanche installée au Congo ne comptait encore que 7,4% de femmes, dont la majorité étaient probablement des religieuses, *Annuaire statistique de la Belgique et du Congo Belge*, Bruxelles, t.70, mars 1950, p.435. Sur la présence féminine européenne au Congo, on se reportera à Jacques, Catherine & Piette, Valérie (2003). 'La femme européenne au Congo Belge : un rouage méconnu de l'entreprise coloniale. Discours et pratiques (1908-1940)' *Bulletin des Séances de l'Académie Royale d'Outre-mer* 49(3).
5. Voir Lucas, Nicole (1986). 'Trouwverbod, inlandse huishoudsters en Europese vrouwen. Het concubinaat in de planterswereld aan Sumatra's Oostkust 1860-1940' In : R. Jeske et al. (ed.) *Vrouwen in de Nederlandse Kolonien*. Nijmegen : SUN et Stoler, Ann Laura (2002). *Carnal*

- Knowledge and Imperial Power. Race and the Intimate in Colonial Rule.* Berkeley-Los Angeles : University of California Press.
6. Interview d'un ancien colonial du 18 avril 1983, archives de l'ULB, fonds du CEPULB 19 BF/2 boîte 1.
 7. Sur le sujet, voir l'article de Bois, Dominique (1998). 'Tamatave, la cité des femmes' In : *Clio. Histoire, femmes et société. Femmes d'Afrique*. Toulouse : Presse Universitaire du Mirail.
 8. Il existe de nombreux travaux consacrés aux *signares* (l'équivalent des ménagères) de la côte sénégalaise. Ils ont notamment montré qu'elles furent particulièrement actives dans le cadre de la traite négrière. Elles détenaient en effet bien souvent, et ce de façon officielle, d'immenses fortunes, en immeubles, en bijoux, mais surtout en esclaves. Véritables « femmes-entrepreneurs », les *signares* verront toutefois leur pouvoir décliner à partir du milieu du dix-neuvième siècle. Voir entre autres Brooks, G.E. (1982). 'The *Signares* of Saint-Louis and Gorée : Women Entrepreneurs in 18th Century Senegal » In : Edna Bay (ed.) *Women and Work in Africa*. Boulder : Westview Press, 1982 et Knibielher, Yvonne & Goutalier, Régine (1985). *La femme au temps des colonies*. Paris : Stock, pp.54-67.
 9. Littéralement "briseur de roc". Ce surnom aurait initialement été celui de Stanley et servit rapidement à désigner l'Etat colonial et ses agents, Vellut, Jean-Luc (1982). 'Matériaux pour une image du blanc dans la société coloniale du Congo Belge' In : Jean Pirotte (ed.) *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux xixe et xxe siècles*. Leuven, p.94.
 10. Pour plus de détails sur ce lien entre femmes congolaises et « négrophication », on se reportera à l'article de Jeurissen, Lissia (2003-2004). 'Femme noire, vision allégorique du crépuscule de la civilisation. Sexualité et 'négrophication' du Blanc dans l'ancien Congo Belge' *Latitudes Noires* pp. 33-49.
 11. Les anxiétés coloniales qui ont entouré les ménagères étaient en effet largement teintées d'eugénisme. Sur le métissage au Congo Belge, voir Jeurissen, Lissia (2003). *Quand le métis s'appelait « mulâtre »*. Société, droit et pouvoir coloniaux face à la descendance des couples eurafricains dans l'ancien Congo Belge. Louvain La Neuve : Bruylant.
 12. Il semble que la fonction de ménagère ait, dès la période de l'entre-deux-guerres, été source d'un relatif prestige social. En raison évidemment des relations de pouvoir qui se jouent dans les relations raciales en contexte colonial, mais aussi probablement parce que ces relations leurs permettaient d'accéder à un certain confort matériel et notamment à des objets liés à la « modernité ».

BIBLIOGRAPHIE

- André, L. (1914). 'Recrutement des agents coloniaux' *Le mouvement des missions catholiques au Congo. Bulletin de la Ligue pour la protection et l'évangélisation des Noirs et de l'œuvre des Missions catholiques au Congo* mars 1914.
- Bessis, Sophie (2003). *L'Occident et les autres. Histoire d'une suprématie*. Paris : La Découverte.
- Blanchard, Pascal (2005). 'Paris/Tokyo : la mémoire coloniale qui bloque' mis en ligne le 1^{er} juin 2005 sur www.africultures.com
- Blunt, Allison (1994). *Travel, Gender and Imperialism. Mary Kingsley and West Africa*. New-York, Londres : The Guilford Press.
- Bois, Dominique (1998). 'Tamatave, la cité des femmes' In : *Clio. Histoire, femmes et société. Femmes d'Afrique*. Toulouse : Presse Universitaire du Mirail.
- Brunhes, Jean (1905). 'La colonisation des pays neufs et la sauvegarde de la femme indigène' In : *Congrès international d'expansion économique mondiale tenu à Mons du 24 au 28 septembre 1905. Rapports, Section I, Enseignement*. Bruxelles.
- Chalux (1925). *Un an au Congo Belge*. Bruxelles.

- Clancy-Smith, Julia & Gouda, Frances (1998). 'Introduction' In: *Domesticating the Empire: Race, gender and family life in French and Dutch Colonialism*. Londres : University Press of Virginia.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine (1994). *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique Noire du xixe au xxe siècle*. Paris : Editions Desjonquères.
- De Coninck, J.J. (1943). *Le manuel du voyageur et du résident. Quelques conseils pratiques aux candidats coloniaux*. Anvers : Editions Zaire.
- Delcommune, Alexandre (1922). *Vingt années de vie africaine (1874-1893). Récits de voyage, d'aventures et d'exploration au Congo Belge*. Bruxelles.
- Donny, Charles (1896). *Manuel du voyageur et du résident au Congo*, Bruxelles : Société d'Études Coloniales.
- Dryepontd, Gustave (1895). *Hygiène, médecine et chirurgie au Congo. Leçons données à L'Ecole Coloniale de la Société d'Etudes Coloniales*. Bruxelles : Société d'Etudes Coloniales.
- DuBois, Ellen Carol & Ruiz, Vicki (2000) (3^e éd). 'Introduction' In *Unequal sisters : a multicultural reader in U.S. women's history*. New York : Routledge.
- Fabian, Johannes (2000). *Out of our minds. Reason and madness in the Exploration of Central Africa*. Berkeley-Los Angeles : University of California Press.
- Halen, Pierre (1993). 'Le petit belge avait vu grand'. *Une littérature coloniale*. Bruxelles : Labor et Archives et Musée de la Littérature.
- Jeurissen, Lissia (2003). 'Colonisation au masculin et mise en corps de la féminité noire : le cas de l'ancien Congo Belge' Texte de la conférence du jeudi 8 mai 2003 dans le cadre du cycle Femme et corps de l'Université de Liège, www.ulg.ac.be/ferulg/etsemdeb.htm.
- Joyeux, Charles (1933). *Hygiène de l'Européen aux colonies*. Paris : Armand Collin.
- Jullien, Albert (1898). *Le caractère du blanc au Congo*. Louvain.
- Knibielher, Yvonne & Goutalier, Régine (1985). *La femme au temps des colonies*. Paris : Stock.
- Kulick, Don (1995). 'Introduction. The sexual life of anthropologists: erotic subjectivity and ethnographic work' In : Don Kulick & Margaret Wilson (ed.) *Taboo : Sex, Identity and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*. Londres : Routledge.
- Lauro, Amandine (2005). *Coloniaux, ménagères et prostituées au Congo Belge 1885-1930*. Bruxelles : Labor.
- Lefever, R. (1928). 'La femme blanche au Congo' In : Charles Monheim (ed) *Anthologie coloniale*. Bruxelles : Librairie A. Dewez.
- Many, Renée (1988). *600 femmes sur un bateau ou la relève des ménagères, Congo belge 1945-1960*. Bruxelles : Goemare.
- Mc Clintock, Ann (1995). *Imperial leather. Race, gender and sexuality in the colonial contest*. Londres : Routledge.
- Maunier, René (1932). *Sociologie coloniale. Introduction à l'étude du contact des races*. Paris : Domat-Montchrestien.
- Ruscio, Alain (ed.) (1996). *Amours coloniales. Aventures et fantasmes exotiques de Claire de Duras à Georges Simenon*. Bruxelles : Complexe.
- Simonis, Francis (1993). 'Splendeurs et misères des Moussos. Les compagnes africaines du Cercle de Ségou au Mali (1890-1962)' In : Catherine Coquery-Vidrovitch (ed) *Histoire africaine du xxe siècle. Sociétés-Villes-Cultures*. Paris : L'Harmattan.
- Stoler, Ann Laura & Cooper, Frederik (1997). 'Between Metropole and Colony: Rethinking a research Agenda' In : *Tensions of Empire. Colonial Culture in a Bourgeois World*. Londres : University of California Press.
- Stoler, Ann Laura (1989). 'Making empire respectable : the politics of race and sexual morality in 20th century colonial cultures' *American Ethnologist* 16(4).
- Stoler, Ann Laura (2002). *Carnal Knowledge and Imperial Power. Race and the Intimate in Colonial Rule*. Berkeley-Los Angeles : University of California Press.
- Strobel, Margaret (1982). 'African Women's History' *The History Teacher* 15(4).

- Taraud, Christelle (2003). *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*. Paris : Payot
- Van Iseghem, André (1923). 'Le rôle de la femme blanche au Congo vu par un ancien fonctionnaire' *L'Etoile du Congo* 11 août 1923.
- Vellut, Jean-Luc (1982). 'Matériaux pour une image du blanc dans la société coloniale du Congo Belge' In : Jean Pirotte (ed.) *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux xix^e et xx^e siècles*. Leuven.
- Vermeersch, Arthur (1914). *La femme congolaise. Ménagère de blanc, femme de polygame, chrétienne*. Bruxelles : Librairie A. Dewit.
- White, Owen (1999). *Children of the French Empire. Miscegenation and colonial society in French West Africa 1895-1960*. Oxford : Oxford University Press.

COORDONNÉES

Amandine Lauro

Aspirante FNRS
ULB
Faculté de Philosophie et Lettres
Section d'histoire (CP 175/01)
50 avenue F.D. Roosevelt
1050 Bruxelles
alauro@ulb.ac.be